



Dans la moyenne

novembre 2021

Ivan Berquiez · Lydie Donnet

Liu-Ly Jégouzo · Coralie Péguet

Éléonore Sibourg · Léa Staraselski

reticule.fr

Réticule #14 : Dans la moyenne

novembre 2021

Table des Matières

Coupe de cheveux, granité et déclaration d'amitié

Éléonore Sibourg

Le Figurant

Coralie Péguet

Tu fais ça souvent ?

Ivan Berquiez

L'entre-deux

Léa Staraselski

Perversion

Liu-Ly Jégouzo

Balle au centre

Lydie Donnet

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2021 Réticule. Tous droits réservés.

Coupe de cheveux, granité et déclaration d'amitié

Éléonore Sibourg

Lieu archi-commun : on regrette ce qu'on a quitté. Une bête histoire de prise de distance. On voit mieux de loin. Une chance que Caro ne soit pas myope.

Ça fait deux ans qu'elle a quitté Patidour et ses collines tapissées de champs et de vaches. C'est apaisant, la vue des vaches. Leur nonchalance semble à toute épreuve. Caro porte la tasse à ses lèvres, grimace. Le café est froid. Elle voudrait être une vache. Massive, aux cils ourlés de noirs, avec quatre estomacs pour passer sa vie à ruminer, tournant vaguement la tête lorsqu'un motard s'exciterait sur une route en contrebas.

Patidour, village tranquille. Trop. Là-bas, tout le monde se connaît. Des vies humaines étalées à plat sur des hectares et des hectares et des hectares... Les nouvelles s'y propagent à toute vitesse. « La mère de Ludivine, tu sais, celle qui a été en classe avec ta sœur ? Elle est partie ! (Silence pour ménager le suspense, voix murmurée) Avec un autre ! Un homme qu'elle a rencontré sur internet, il paraît. Tu te rends compte ! Quand est-ce que tu reviens ? Ça fait si longtemps... »

Caro a eu sa mère au téléphone ce matin. Les nouvelles voyagent jusqu'à elle. Maintenant, ça l'intéresse. Déménager, c'était quitter le portrait sans surprise que Patidour avait fait d'elle. La fille Bérard. « Non, pas celle qui est devenue docteure. L'autre. À quoi elle ressemble ? Je saurais pas te dire. Elle a rien de particulier. » C'est exactement ça. Caro ne s'est distinguée ni par ses études, ni par sa beauté. Si elle était un chiffre, elle serait le 11,5. Celui de la moyenne de ses bulletins scolaires, assortie à chaque fois d'un commentaire lapidaire : « Moyen ». « Médiocre ». « Passable ».

Alors Caro a pris la tangente. Direction la grande ville. Devenir une autre dans la foule. Ça a marché un temps. Tout était neuf. Elle a trouvé un job dans une boulangerie. Servir du pain aux gens, ça avait du sens pour elle. Le sentiment d'être utile auréolé d'une odeur de baguette tout juste sortie du four. Mais voilà. Ça fait deux ans. Certes, elle n'est plus « la fille Bérard », ou « la sœur de », « l'amie de » ; la ville fait bien son travail d'anonymisation. Mais elle est toujours insignifiante, invisible.

Journée classique : levée six heures, elle boit son café devant Netflix, part travailler. « Une rustique », « deux traditions », « une pas trop cuite s'il vous plaît », « je vais prendre deux pains au chocolat et un croissant. Non l'inverse, pardon. Vous pouvez rajouter un croquant

aux amandes ? Non, non, pas celui-là. Celui-là non plus... non plus... encore un peu à gauche... Oui, celui-ci ! », « vous n'avez pas de pain scandinave ? Ah. » Il y a ceux qui récurent le fond de leur sac pour trouver le compte exact en pièces cuivrées, ceux qui s'exaspèrent qu'une machine automatique avale désormais leurs billets. Il y a ceux qui disent « bonjour » et font des sourires, ceux qui oublient de dire « s'il vous plaît ». Ceux qui soufflent, parce qu'ils sont pressés. Il y a les réguliers qui se fendent d'un « vous allez bien ? » C'est gentil. Mais ils s'en vont dès qu'ils sont servis. Déjà, il faut passer au suivant.

Café fini, mais pas envie de rentrer. Elle se renverse sur le dossier de sa chaise. Le pire, c'est cette femme et son mioche. Un sale gosse aux doigts sales. Il les colle TOUJOURS sur la vitre. Puis son nez suit le mouvement et vient s'écraser devant les quiches lorraines. Ça laisse des traces grises et suspectes. Une fois, Caro a osé :

Il ne faut pas mettre tes mains, bonhomme, tu salis la vitre !

Le marmot a levé les yeux. Puis il a regardé sa mère. Aucune réaction. Il les a laissées. Caro a ruminé ça durant des jours. Parce que voilà, c'est son gros problème. Elle ne sait pas dire les choses. Alors elle s'est entraînée pendant ses insomnies. « Sois plus ferme ! Tu vas pas te faire marcher sur les pieds toute ta vie, si ? GUEULE UN COUP NOM DE DIEU ! »

Une après-midi, elle était en train de mettre des chouquettes en sachet quand ils sont revenus. Enfin ! Le mioche tenait une barbe à papa. Où la mère avait-elle pu dénicher ça ? Il en détachait d'épais nuages roses qu'il plaquait sur sa bouche glucosée. Ses doigts malhabiles, comme empêtrés par le sucre, se tordaient sur ses dents et ses narines. Il les léchait. Ce jour-là, elle était prête. « Vas-y, je t'attends, mais VAS-Y ! Colle-les sur la vitre, tes petits boudins visqueux ! » Fébrile, elle le regardait lorgner les brownies. Les chouquettes tombaient dans le sac au ralenti, comme les gouttes d'eau d'un robinet dans une maison sinistre. Elle retenait son souffle. Les pupilles du gamin s'étrécissaient de désir devant les cookies et les sablés. Il a avancé d'un pas. La main qui ne tenait pas la barbe à papa, couleur marron-rose, s'est levée, s'approchant lentement de la vitrine. Schpouik. Ça y est, il l'avait fait ! Caro n'a pas perdu une seconde :

Madame, pouvez-vous dire (elle a même pensé à l'inversion du sujet, la politesse avant tout) à votre garçon de ne pas toucher la vitrine ? Cela laisse de vilaines traces.

La génitrice l'a regardée. Lui a souri.

– Un demi-pain complet. Tranché, s'il vous plaît.

Puis elle a regardé son mioche et son sourire est devenu vrai.

– Ça te fait envie ? Tu veux un gâteau ?

Elle s'est tournée vers Caro. Changement de sourire.

– Rajoutez un sablé aux myrtilles.

Les lèvres de Caro tremblaient sous les mots qui s'agitaient à l'intérieur mais qui ne voulaient plus sortir :
« ...parce que ça fait pas envie aux clients une vitre pleine de traces et puis après ça sèche et c'est difficile à nettoyer et voyez-vous c'est MOI qui nettoie, espèce de... » Machinalement, elle a saisi un sachet et la pince pour leur servir le biscuit.

La mère, au mioche :

– Si tu fais bien tes devoirs à la maison, tu auras un sablé ! Il faut travailler à l'école si tu ne veux pas avoir un métier insignifiant plus tard.

À Caro, avec un sourire :

– Merci.

Caro n'a rien répondu. La porte de la boulangerie s'est refermée sur eux. La pince à gâteaux gisait dans sa main, pointée en l'air comme une arme inutile.

– Tu veux un autre café, ma belle ?

Mehdi, le serveur du bistrot en bas de chez elle, la regarde de ses yeux bleus.

– Non, c'est gentil, je vais rentrer.

– Je te l'offre ! Il n'y a personne, je vais prendre ma pause avec toi.

Elle accepte de bon cœur. C'est l'une des seules personnes qu'elle a rencontrées ici. Comme elle, il sert des gens, sourit aux cons, ferme les yeux sur les

vexations. Mais il a d'autres ambitions. Il le lui avait dit, une des premières fois qu'ils avaient discuté ensemble :

— Je veux devenir coiffeur. J'adore les cheveux. Les longs, les courts, les crépus les bouclés ! C'est de l'argile à sculpter ! Des œuvres d'art en puissance ! Tu te rends pas compte de ce que les coupes de cheveux disent des gens qui les portent, c'est incroyable !

Il pourrait en parler pendant des heures. Souvent, ils s'assoient en terrasse et imaginent la vie des passants en fonction de leur coiffure. Caro a fini par lui demander :

— Et la mienne de coupe, qu'est-ce qu'elle dit de moi ?

Mehdi l'a observée un instant. Elle a attendu que le couperet tombe en se tordant les doigts.

— Toujours la même, jour après jour : tu ne te regardes même plus. La forme maintenant : chignon fait à la va-vite. Tes cheveux t'emmerdent, tu penses pratique. Les mèches qui s'échappent sont un peu fourchues. Diagnostic : tu prends pas assez soin de toi. Tu te dévalorises et tu te complais dans ta routine médiocre en pensant que c'est le monde qui est méchant et que tu es une victime. Mais tu ne fais rien pour en sortir.

Ça lui avait mis les larmes aux yeux. C'était raide, mais franc. Il avait ajouté, d'un ton plus doux :

— Je te coupe les cheveux quand tu veux, ma belle.

Il avait raison, bien sûr. La fille Bérard. L'autre. Celle qui n'a rien fait. Mais elle est gentille, ça tout le monde le voit très vite. Son patron n'est pas en reste : « Ça t'embête de fermer ce soir ? Faut que j'aille voir le fournisseur » ou « Je dois récupérer mon gosse, ma femme a une réunion » Etc., etc... Et Caro se réveille en plein milieu de la nuit : « J'aurais dû dire non, j'aurais dû dire non. La prochaine fois je dis non, la prochaine fois c'est sûr. »

Quand elle a fini sa journée, elle rentre la tête pleine des mots qu'elle a trop prononcés : « ce sera tout ? », « avec ça ? » et de ceux hargneux, frustrés, qu'elle n'a pas pu dire et qui tournent dans sa caboche comme des anguilles dans un bocal. Dans son immeuble, les paliers se succèdent et perdent en distinction étage après étage. Elle arrive au dernier, où s'alignent des portes en contreplaqué. Sous ses pieds, l'immeuble craquelle de vies empilées qui ne se connaissent pas. Son studio n'a pas de fenêtres, juste un vasistas. En montant sur une chaise, elle peut sortir la tête et voir les toits à perte de vue. Et la lune, blafarde et solitaire, qui n'a pas vraiment envie d'éclairer tout ça. La kitchenette est minuscule : une plaque près du lavabo en alu. Cordon bleu, salade. Salade, gnocchis à poêler (elle adore). Pâtes carbo, pâtes bolo. Beaucoup de rôlé surtout. Netflix, dodo.

Elle en est là de ses réflexions quand Mehdi vient s'asseoir à côté d'elle après avoir déposé deux cafés fumants sur la table.

— Alors, *what's up* ma belle ? dit-il en remontant la fermeture éclair de son blouson.

Elle n'a pas envie de répondre : « ben rien », comme d'habitude. Ça suffit.

— Coupe-moi les cheveux.

— Quoi ?

Elle répète, la voix ferme. Les yeux bleus pétillent de plus belle.

— OUI ! ENFIN ! Je me ramène ce soir avec mes ciseaux et tu me fais à manger ?

— T'aimes les gnocchis ?

On peut aussi trinquer avec deux tasses de café.

Le lendemain, Caro se tient devant le miroir, les yeux collés de fatigue. Elle a peine à y croire. Mehdi lui a ratiboisé le crâne. Coupe à la garçonne, avec une frange à l'oblique qui lui caresse le front. Elle ne se reconnaît pas. Deux yeux marrons la contemplant, interrogateurs. Barrant son sourcil droit, cette cicatrice vieille de quinze ans. Elle se revoit chuter dans le ruisseau en contrebas de Patidouur. Elle s'était redressée, trempée. Puis les gouttes de sang s'étaient mises à tomber. Ploc, ploc. C'était beau, cette vie rouge qui se diluait dans l'eau. Et ce même rouge lui monte aujourd'hui aux joues. Elle avait oublié. Le reflet la regarde. Elle se sourit. Hier

soir, ils ont refait le monde pendant qu'il lui refaisait le portrait. Ils riaient tant qu'elle en a oublié les gnocchis sur le feu. « Il me faudrait une vraie cuisine, a-t-elle dit, j'en ai marre de manger n'importe quoi. » Sur le chemin de la boulangerie, elle repense à cette soirée, légère. La brise s'immisce entre ses mèches libérées.

— Deux baguettes s'il vous plaît ! Dites donc, vous avez une jolie coupe ! Vous allez chez qui ?, demande une cliente avenante.

Incroyable. Caro sourit, répond que c'est un ami. Les heures passent et il semblerait bien que les choses soient différentes aujourd'hui. Elle a l'impression d'être... Visible.

C'est la cohue en fin de journée. Une file de gens pressés de rentrer chez eux serpente jusqu'au trottoir. Ils piaffent et consultent leurs téléphones d'un œil impatient. Baguette, hop, sachet, caisse enregistreuse, sourire, pain, trancheuse, sachet, sourire, gâteaux, boîte, scotch, carte bleue, sourire, bonsoir, pain complet, sachet... Elle est en train d'attraper une meringue lorsqu'elle aperçoit le mioche derrière la vitre. Il la fixe. Elle se redresse. La mère est à l'entrée de la boutique, cinq clients plus loin, cherchant d'un œil affolé son marmot.

— Kilian ? Kilian ?

Mais le chérubin, décidément bien éduqué à n'écouter personne, se faufile entre les jambes des

adultes et inspecte la boulangerie, cherchant sans doute une cible où poser ses petites mains malveillantes.

– Maman ! Je veux ça !

Caro voit la mère se frayer un chemin parmi les clients gênés. Elle trouve son fils devant la machine à granités, qu'il pointe du doigt avec autorité.

– JE VEUX ÇA !

Elle souffle, fouille dans les profondeurs de son sac à main. Un paquet de mouchoirs tombe au sol. Elle jette un œil à droite et à gauche. Non, personne ne va le ramasser pour elle. Elle se baisse, exaspérée. Caro continue de servir son client tout en surveillant la scène. L'atmosphère s'est chargée d'électricité.

– Comment ça marche, cette machine ?

Est-ce à Caro qu'elle s'adresse ? Celle-ci fait mine d'ignorer la question, s'appliquant à coller le morceau de scotch pile au milieu du carton à gâteaux. Le client, devant elle, lui murmure dans un sourire :

– Pas facile tous les jours, hein ?

– Hé oh ? s'impaticiente la mère.

Caro relève la tête, les joues rouges.

– Il faut insérer la monnaie dans la fente et ensuite vous appuyez sur le bouton correspondant au parfum de votre choix.

– JE VEUX UN GRANITÉ !

Les pièces de monnaie clinquillent en s'introduisant dans la machine, qui se met à vrombir. Un gobelet XXL

fait son apparition sur le socle, à la grande joie du marmot.

— Ouaiiiis !

Sa boisson en main, le gamin reprend son inspection.

— Vous avez des couvercles à disposition pour fermer le verre, prévient Caro.

Peine perdue. Du granité couleur coca s'écrase en filets sur le carrelage. Les clients s'écartent. Il boit encore. Sa bouche se macule de liquide poisseux. Mais le verre, trop grand pour lui, bascule dangereusement. Schpouik, schpouik. Caro ne voit plus que les gouttes qui éclaboussent le sol. Il s'essuie la bouche de la main. Oh non. La mère pianote nerveusement sur son téléphone en attendant son tour, indifférente. Plus que deux clients avant elle. « Trois baguettes ? Tout de suite, monsieur ». Le gosse s'approche de la vitrine. Il lui jette un regard. Ses lèvres s'étirent dangereusement. Caro tremble. Il va recommencer. Il est tout près. Lorgne la part de pizza solitaire d'un œil torve. Sluuuurp. Une traînée de granité coule le long de son menton. Coup d'œil à Caro, puis à la pizza. La traînée sombre se détache. Il s'approche encore. Ses narines, maculées d'un mélange de granita et de morve, frémissent à la vue des lardons et des champignons qui gisent sans défense sur la croûte dorée. Il n'est plus qu'à quelques centimètres de la vitre. Sa main humide et tachée se lève. Seule la mère, les yeux rivés sur son écran, ignore

la scène. Le petit nez est sur le point de se coller contre le verre...

Caro pose le terminal de carte bleue qu'elle avait en main et rejoint le côté client. « Excusez-moi, pardon ». Elle se fraye un chemin jusqu'au gosse et lui dérobe le gobelet. Il ouvre des yeux tout ronds.

— Regarde ce qui arrive quand on en met partout, dit-elle d'une voix basse mais ferme.

Alors, elle se poste devant la mère, lève bien haut le verre et lui renverse sur la tête. Le liquide poisseux tombe sur les cheveux raides et blonds, masque une seconde le regard abasourdi de la femme, puis se répand en grappes visqueuses sur ses épaules et son décolleté.

Dans un silence assourdissant, elle commence à trembler, incrédule. Sa bouche s'ouvre mais aucun son n'en sort. Ses yeux s'écarquillent démesurément. Quant au gosse, sa stupeur se mue rapidement en sourire. Il adore, visiblement, ce qui est en train de se passer.

— Dehors, dit Caro. DEHORS !

Personne ne moufte. Tous fixent la femme recouverte de cette purée marron qui n'en finit pas de couler. Elle prend soudain conscience de l'humiliation et fuit à toute vitesse, emportant le mouflet par le bras.

— Laissez-moi une petite minute pour passer un coup de serpillière et je suis à vous, dit Caro à l'assemblée médusée.

Une vieille dame lui dit peu après, au moment de payer :

– Et bien dites donc, vous en avez du caractère !

Elle lui sourit avant de s'en aller.

Caro raconte la scène à Mehdi, le soir venu. Il n'en croit pas ses oreilles.

– Non ! Toi tu as fait ça ? Mais t'es folle ! J'adore !

– Tu veux ma théorie ? C'est ma nouvelle coupe de cheveux. Ton coup de ciseaux a dû m'ensorceler !

– Mais t'as pas peur de te faire virer ?

Caro remue son café.

– Si. C'est ce qui va sans doute arriver d'ailleurs. Mais je ne regrette pas. Ce que j'ai fait tout à l'heure... J'arrive toujours pas à y croire, je me suis sentie...

Elle lève vers Mehdi des yeux presque effrayés.

– Comme si c'était moi qui décidais. Moi, tu comprends ? C'était... Extraordinaire. La pauvre femme, quand j'y pense...

– Si ça se trouve, tu lui as rendu service ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je sais pas trop. Pas sûr que ça rapporte beaucoup de balancer des granités sur la tête des gens.

Elle glisse, presque gênée :

– M'acheter des crayons de couleur. J'ai envie de me remettre à dessiner. Quand je t'entends parler de coiffure avec tant de passion, ça me fait envie. Et puis, je vais retourner à Patidou. J'ai besoin de prendre du

recul. J'en peux plus de ce studio, il faut que je déménage.

– Tu veux partir ?

Dans la voix de Mehdi, un soupçon d'inquiétude.

– Mais non ! Juste changer d'appart'. Pourquoi, je te manquerais ?

Elle cligne de l'œil, comme si c'était improbable. Il commence à la connaître. Alors, il la regarde droit dans les yeux et lui répond :

– T'es unique, ma belle. Dis, une coloc avec moi, ça te tenterait ?

Les larmes lui montent aux yeux. Une coupe de cheveux, un granité et une déclaration d'amitié : c'est la plus belle des journées.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Éléonore Sibourg

Drômoise d'origine et Grenobloise d'adoption, je suis devenue professeure de français après avoir validé un doctorat en lettres modernes. Le carnet toujours dans le sac,

entre un cours et une sortie en montagne, j'écris sur ce qui me pique et m'interroge. Les incohérences et les paradoxes de notre monde brinquebalant, notre rapport aux autres, au temps, sont des sujets qui m'intéressent particulièrement. Et selon l'humeur, c'est avec humour, cynisme ou poésie que j'essaie de faire des histoires.

<http://eleonore-sibourg.fr/>

Le Figurant

Coralie Péguet

Je ne me souviens plus si j'ai répondu à voix haute. *Merci au revoir*. Trop tard, ils se sont déjà détournés. Ils n'attendaient pas de réaction de ma part. Dans leur dos, je jette un :

– Mardi au hasard !

Ils ne m'ont pas entendu, je souris tout seul.

– Table 15 et 23 !

– Ça rame.

Je ramasse le plateau et me faufile en équilibriste entre les tables qui bruissent de mille discussions. Personne ne fait attention à moi avant que je ne pose les assiettes devant leur nez.

– Et là il m'a dit...

On me jette un bref regard, on s'adosse aux sièges pour me laisser la place. La phrase inachevée charge l'air d'une tension qui me donne l'illusion qu'on parle de moi.

– Le steak frites ?

– C'est pour moi, merci.

Je ne saurais jamais ce qu'il lui a dit. Elle me sourit mais ses yeux me traversent, elle ne fait que jouer le rôle qui est attendu d'elle. Je suis interchangeable. Je

suis celui qui interrompt mais qui n'a pas de visage. Je suis un figurant dans le cours de leur vie, le serveur, grand, petit, brun, blond, jeune, vieux, peu importe. Je ne suis qu'une fonction. Je reste planté là une seconde de trop et m'amuse du trouble qui s'insinue sur son visage, du regard qui se détourne peu à peu pour me signifier que ma scène est terminée. Je cède et m'en vais déranger la table 23. La tête remplie du cliquetis des couverts et des voix qui se percutent, je lâche prise et laisse mon corps s'installer dans son costume et ses gestes quotidiens. Je souris quand il faut sourire, j'acquiesce d'un air concentré en prenant note des commandes, je souris, j'acquiesce, je souris, jusqu'à ce que la salle se vide peu à peu. La musique résonne en échos lointains contre mon crâne. Lorsque les derniers clients franchissent la porte, je les salue :

— Bonne purée !

On m'observe un instant d'un air confus, on marmonne une réponse avant de s'éloigner un peu trop vite. Une petite victoire, même si on m'aura oublié dès qu'on se sera mis au volant de sa voiture. Au moins, je suis sûr de ne pas être un fantôme. Ce regard me rend la mémoire, je regagne la surface de moi-même. Il est temps de fermer les rideaux, nettoyer la scène pour qu'elle apparaisse neuve, demain.

Je serre l'écharpe autour de mon cou et m'éloigne du restaurant plongé dans l'ombre. Aujourd'hui, essayer

d'exister me fatigue. Je crois que ça ne mène à nulle part. Je m'en suis rendu compte il y a quelques mois déjà : je ne suis pas le personnage principal de ma propre vie. Je ne suis même pas un personnage secondaire, juste un figurant. Ce monde ne se déroule pas pour moi, il a dicté mes mots et mes actes avant ma naissance pour que j'habille les scènes de ceux qui comptent. Même mes tentatives d'échapper à mon script fade ne font qu'imiter des films. Elles m'ont amusé un temps. Maintenant, elles repoussent à peine le néant.

— Bonsoir !

Ça m'a échappé, trop fort, l'homme qui s'apprêtait à me croiser sursaute en émettant un son informe en guise de réponse. J'en veux à la partie de moi-même qui aspire encore à l'existence. Il s'éloigne à pas secs dans mon dos, j'aimerais m'excuser, mais il est trop tard. Je le sais, j'ai déjà essayé. J'ai percuté tellement d'inconnus dans la rue en espérant provoquer le hasard. Un rival, un ami, un amour, qu'importe, quelqu'un qui m'offrirait une histoire. Je n'ai récolté que des marmonnements que mes pardons n'ont jamais transformés en événement. Mais le rituel est resté. Que l'on me regarde, au moins un instant. Que l'on se demande si ce n'est pas moi, l'événement. Je me suis levé en hurlant dans des foules silencieuses. J'ai dansé au milieu de la route. Je réponds des absurdités partout où je vais. Pour les inconnus que je croise, je ne fais que jaillir du décor

pour m'y fondre aussitôt l'instant passé. Je commence à accepter. Les histoires que l'on m'a racontées, enfant, n'étaient pas écrites pour moi. J'étais sûr que l'aventure viendrait à ma rencontre sans que je ne la cherche et qu'elle me forgerait en héros. Peut-être que j'étais destiné à mieux mais que j'ai échoué tous les tests invisibles de la vie. Maintenant, c'est trop tard, je suis comme les autres. Je fais semblant d'être extraordinaire mais personne n'est dupe. Il n'y a rien d'authentique à mes actes, ils ne sont pas tissés en moi comme ceux d'un protagoniste. Je le sais mais je n'arrive pas à m'arrêter. Comme si l'absurde pouvait me sauver des chemins tout tracés. Si je cède à la normalité, j'ai l'impression que je disparaîtrais. Si je ne fais que lire un script déjà joué cent fois, je n'existerais pas vraiment. Interchangeable. Mais mes mots ne sont que les ombres de ceux que l'on a écrits pour moi. Et ils ne changent rien au monde autour de moi.

La lumière pâle de l'arrêt de bus devant moi me ramène à la surface. J'ai marché sans m'en rendre compte. Je frissonne. C'est donc ça, le néant qui m'attend. À errer dans le labyrinthe de mes pensées sans voir ni ressentir quoique ce soit. La réalité derrière une vitre, pâle et assourdie. Il m'arrivera évidemment des choses dans ma vie. Des histoires d'amour et des ruptures. Des rires et des larmes, sûrement, qui sembleront vaguement m'appartenir. Salis pourtant par

toutes les bouches qui ont arboré les mêmes sourires aux mêmes moments. Nos visages interchangeables. Même le désespoir que je sens refroidir au fond de moi n'est pas neuf. Impulsif, je me décale d'un pas et viens percuter l'épaule de l'inconnue qui attend, la tête baissée sur son téléphone. Elle vacille, l'appareil lui jaillit des mains. Je l'attrape au vol, réflexe.

– Désolé !

Elle tourne un regard furieux vers moi, la bouche entrouverte sur une invective qui ne fait que siffler. D'un geste sec, elle récupère le téléphone que je lui tends.

– Ah, c'est toi grommelle-t-elle.

La surprise me paralyse.

– Tu ne me reconnais pas ?

Je secoue la tête comme un enfant pris en faute.

– Je sais ce que tu fais, tu sais ?

– Je suis désolé...

Elle me fixe longuement d'un air réprobateur. Je ne la reconnais pas. J'aimerais tout lui expliquer, m'excuser de l'avoir effrayée, lui demander comment elle me connaît. Mais les mots se mélangent et je reste silencieux. Le grondement sourd d'un moteur me sauve, la lumière du bus se reflète dans les yeux sombres de la jeune femme avant qu'elle ne me tourne le dos. Figé, je la regarde monter dans le véhicule. La porte se referme sans que je n'aie fait un geste. Je ne sors de ma stupeur qu'une fois le silence revenu. La rue obscure semble m'apparaître

pour la première fois. Les lueurs des vitrines jettent des ombres blanches sur les trottoirs. Je suis passé des centaines de fois ici, j'ai appris à ne plus regarder le décor. Aujourd'hui, il semble réel. Je n'ose pas y réfléchir. Je m'éloigne d'un pas vif et le mouvement aère mes pensées, les dilue jusqu'à ce que je ne les entende plus.

Je suis revenu au restaurant à pieds, le lendemain. J'avais peur de la croiser. Je me suis persuadé il y a longtemps que rien de ce que je faisais ne laisserait de traces. On n'attend pas de réponse d'un lac dans lequel on jette des cailloux. Mais elle m'a reconnu et moi non. Ça ne devrait pas m'atteindre, ça ne change rien. Dans cette histoire, au mieux, c'est elle le personnage principal. Au pire, elle n'a pas plus d'importance que moi. Mais comment savoir ? La question m'obsède. Il n'est plus question de surprendre l'univers. Je l'observe attentivement, aux aguets. Je ne sais plus comment interagir avec les gens que je rencontre sur mon chemin, est-ce que je suis censé croiser leur regard, pendant combien de temps, est-ce qu'on se connaît, est-ce qu'on devrait se saluer... ? Je ne maîtrise même plus mon script. Ça fait des mois que je ne prête pas attention à ce que je fais quand je m'incarne dans mon rôle, en pilote automatique. Comment est-ce que je faisais, avant ? Le passé est flou. C'est la rupture qui a tout changé. C'était elle, le personnage principal de ma

vie. Quand elle est partie, j'ai réalisé que tout était gris. J'ai été de plus en plus seul, nos amis sont devenus les siens. Les jours se sont répétés jusqu'à l'écoeurement, indiscernables les uns des autres. Interchangeables. Elle n'était plus là pour me raconter mon histoire.

Je pousse la porte du restaurant et la quantité d'informations qui percutent mes rétines m'étouffe. Tellement de détails, de couleurs, d'objets que j'avais acceptés comme une masse informe et qui me hurlent leur existence au visage. C'est trop. Je reste sur le seuil, la main sur la poignée, incapable d'avancer.

— Salut ! Ça va ?

Ma collègue est déjà là, affairée à préparer la salle, comme tous les matins. Elle m'observe avec une expression vaguement interrogatrice. J'ai l'impression de ne pas la connaître. Un instant, même son nom m'échappe. Lucie, je crois.

— Ça va...

Je réponds prudemment, comme si c'était la première fois qu'on discutait. C'est presque le cas. Je n'ai jamais fait attention à elle et elle y est habituée. Elle poursuit son travail sans un mot. Je l'ai traitée en figurante, elle aussi. Aujourd'hui, j'aimerais qu'elle me parle pour redécouvrir mes propres mots. La honte me sort de ma stupeur et je ferme la porte derrière moi.

Les premiers clients ne tardent pas à arriver et je n'ai toujours pas repris mon souffle. J'ai l'impression d'être

en retard sur chaque interaction, chaque parole. Je les croyais si simples, si répétitives, mais je n'arrive plus à déchiffrer les expressions sur les visages, les intonations dans les voix. Chacun joue une partition connue en y amenant une infinité de micro-variations. Rien ne se répète exactement de la même manière. Et soudain, cela me terrifie.

— Bonjour, on a réservé une table pour quatre personnes.

Rien de plus banal en apparence. Un couple avec un enfant et une femme âgée. Mais il y a dans le sourire de l'homme quelque chose qui me dit qu'il me connaît, que l'on a une histoire en commun dont je ne sais rien. La femme, elle, a un air vaguement impatient et les yeux qu'elle pose sur son mari attendent sa reconnaissance. Une multitude de liens en filigrane tissent une fresque qui m'échappe.

— À quel nom ?

Je sens que j'aurais dû le savoir sans poser la question. Je sens que je viens de perdre une histoire. Je ne comprends pas, je ne comprends plus. Qu'est-ce que j'attendais, pendant tout ce temps ? Exister dans le regard de gens que je ne voyais pas ? Qu'ils racontent mon histoire à ma place sans que je n'entende leurs voix ? Je ne retrouve plus le fil de mon raisonnement. J'ai passé tant de temps sous la surface du monde que je ne sais plus respirer. J'ai peur de leurs yeux qui gravent

mes mots et mes actes dans leur mémoire. J'ai préféré les ignorer, je n'avais pas à m'inquiéter de qui j'étais. Je les emmène à la table d'un pas vif, pressé de disparaître à nouveau. Je sens les regards s'attarder sur moi, attendre que je prenne leur commande. J'y arrivais quand je nous pensais figurants. Maintenant, tout est trop important. Je vais me réfugier dans la cuisine où m'attendent des assiettes fumantes. J'ai besoin d'une pause. J'ai juste besoin d'une pause.

— Hey, ça rame ?

Je sursaute, surpris. La vapeur émanant des aliments a disparu, dissipée par l'air bruyant du restaurant. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis là. Le visage de Lucie danse devant moi comme dans un rêve. Elle esquisse un sourire maladroit mais complice qui ne suffit pas à masquer l'inquiétude sur son visage. Je pourrais en pleurer. Je ne la connais même pas.

— Ça rame !

Ma voix s'effiloche. Je me souviendrai de son nom, cette fois-ci.

Je n'ai jamais retrouvé la femme qui m'a ramené à la surface, ce soir-là. Je la cherche encore dans la rue, à chaque fois que je prends le bus, quand une cliente que je ne connais pas entre dans le restaurant. Je l'imagine dans la ville, vaquant à ses occupations, invisible aux yeux de tous. Elle ne sait pas le rôle qu'elle a joué dans ma vie en quelques mots. Elle ne me connaît pas, elle ne

pense pas à moi. C'est mieux comme ça. Depuis, je prends le temps d'offrir un regard ou une parole aux inconnus dans la rue, au cas où ils auraient besoin d'une bouée de sauvetage, au cas où la solitude les aurait trop dilués. Qu'ils retrouvent la force de raconter la vie des autres et qu'ils se voient enfin exister dans leurs histoires.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Coralie Péguet

Née en 1994, Coralie Peguet est ingénieure en photonique après des études de physique. Elle écrit des nouvelles de science-fiction depuis des années. Plus récemment, elle s'intéresse à des projets mêlant écriture et photographie pour rendre compte des émotions du quotidien. Elle est passionnée par la philosophie, l'art, la science et l'expérience de la conscience humaine.

https://www.instagram.com/la_minute_de_coco/

Tu fais ça souvent ?

Ivan Berquiez

« Tu fais ça souvent ? »

Il a demandé ça tranquillement, comme si c'était une question simple, comme s'il demandait s'il faisait froid dehors, et si selon moi il était suffisamment habillé pour sortir. Il est nu et je ne sais pas à quel point j'ai le droit de regarder son corps, la beauté de sa peau, la tendresse de ses muscles, l'harmonie de son visage, la puissance de son sexe. Je ne sais pas pourquoi j'ai le droit d'être là. Je trouve sa question stupide, la réponse évidente : bien sûr que non, comment le pourrais-je ?

« Pas trop. »

« Ah oui ? »

Il dit ça d'un air guilleret, comme s'il était étonné, comme si c'était une nouvelle rafraîchissante. Un instant je me demande s'il m'a bien regardé, s'il est saoul, s'il est aveugle, fou.

« Toi oui ? »

Je perçois l'amertume dans ma voix, la pointe de sarcasme qui s'y est imprimée sans que je ne le cherche. Il sourit :

« Ça m'arrive. »

Il m'adresse un clin d'œil. Je me demande s'il va se rhabiller. Je suis nu moi aussi ; l'être face à lui est une juxtaposition grotesque. Pire encore : celle qui vient de se produire, celle de sa peau parfaite, parchemin précieux, contre la mienne, flaque flasque. Je veux être habillé mais je ne veux pas qu'il m'imité. Je ne veux pas lancer un mouvement. Je veux mes yeux sur son corps, autant que possible. Je sais que ce jour est une anomalie. Je me demande comment il s'appelle. Comment j'ai pu oublier son prénom ? Sans doute je ne crois pas en lui, en son existence. Il s'étend sur le lit d'un air joyeux et paresseux. Son corps s'échoue sur les draps, une vague large et salée et resplendissante. Il lance un petit bruit de surprise : oh, il me fait un signe vers son bas-ventre, je voudrais m'évanouir, il reste un peu de mon sperme dans son nombril. Je me dis que c'est un affront, que je l'ai souillé, qu'il va enfin comprendre la situation, cet homme est magnifique et je suis un laideron, il va me virer. À la place il rigole et attrape un mouchoir. Il s'essuie puis s'étend à nouveau, à nouveau la vague. Il me fait signe de venir contre lui. On n'a pas parlé de ça. Des câlins après. Je secoue la tête sans le regarder. Il hausse les épaules. Tout à coup il ressemble davantage à sa photo de profil et je me souviens qu'il a un prénom anglais ou quelque chose comme ça. Aucune trace d'accent. Je ne pose pas de question. Il y a deux heures je n'avais jamais entendu

parler de lui et maintenant je suis chez lui, assis nu sur le rebord de son lit.

Je n'avais pas fait l'amour depuis des mois. Pas par manque d'envie mais par manque d'opportunité. Je sais comment ça se passe. En boîte de nuit, je vois bien qu'aucun garçon ne me remarque jamais. Je suis le genre de personne sur laquelle les regards ne s'arrêtent pas. Ils glissent sur moi comme sur un mollusque. Lisse, froid, visqueux, dégueulasse. On sait que ça existe, les mollusques, on sait qu'on n'y peut rien, on n'y pense pas plus que ça. Je ne rentre pas dans l'équation. L'équation, c'est les autres mecs. Entre eux, ils se voient, ils se reniflent, ils s'embrassent et ils se font l'amour. Ça a l'air tellement fort, d'être pédé comme ça. Après l'enfance, après l'adolescence, le sentiment de différence éternelle, de chagrin secret, de certitude qu'on est seul au monde, on entraperçoit, de l'autre côté du miroir, un univers parallèle. Là, chacun de ces petits garçons différents du reste de la classe est réuni avec ses congénères, et alors ils sont tous ensemble, tous pareils, et ils font la fête et l'amour et plus rien ne peut leur arriver. Cette vision motive à franchir le pas, elle guérit la peur.

Mais de l'autre côté, un nouvel obstacle invisible m'a séparé des autres : un écran de téléphone affichant des dizaines de carrés comme autant de prisons inaccessibles, autant de garçons géolocalisés en cercles

concentriques autour de moi. Pourtant je ne suis au centre de rien du tout : je suis à côté. Je les contemple, je me demande qui couche avec qui. La plupart des gars se ressemblent. Ils sont barbus, bruns, assez musclés, un peu bronzés. Ils se voient, ils se ressemblent, ils s'enculent entre eux. Il existe des castes très précises, très définies. Parfois je leur envoie quelques messages malgré tout. J'attends et je finis par m'endormir beaucoup trop tard. Je comprends qu'ils ne me répondent pas. Je ne suis d'aucune caste, je ne remplis aucun critère – disqualifié avant même de postuler. Quand je me regarde dans le miroir, je me fais la réflexion que si je me rencontrais, je ne me baiserais pas. Je suis absent de mes propres fantasmes. Quand je me masturbe, je ne m'imagine pas faisant l'amour à des éphèbes : je ne veux pas gâcher leur plastique en y adjoignant la mienne. Je ne pense qu'à leurs corps les uns contre les autres comme des silex allumant ce feu sacré, imaginaire.

Et puis il y a aujourd'hui. L'anomalie. Ce matin, mon désir, une bête furieuse que je n'arrivais plus à museler. J'ai réinstallé cette application qui m'explique que personne ne m'aimera jamais. J'ai écrit à tout le monde. L'idée qu'ils regardent mon profil et lèvent les yeux au ciel est intolérable, mais parfois elle l'est moins que celle de n'avoir jamais existé sur leur rétine. Lui a répondu dans la seconde. Je lui ai laissé quelques instants pour

regarder mes trois misérables photos de profil, qui me montraient laid et triste, des caricatures, des fidèles représentations du réel. Il y a des astuces. Des angles où ça va. Des lumières où c'est correct. Des jours où je suis presque potable. Des secondes où j'entrevois une version de moi qui serait belle, en tout cas, acceptable, en tout cas, recevable. C'est comme une ombre, un reflet – puis cela disparaît comme un mirage. Pourtant il a continué à me parler. Je me disais que ça n'irait pas plus loin, qu'il tuait le temps, qu'il jouait. Donc il n'y avait pas d'enjeu, donc je n'avais pas peur. Je répondais franchement, je racontais des blagues. Il envoyait des « LOL », des « ahahahaha ». Quand il m'a proposé de passer chez lui, j'ai cru que c'était un plan fou du roi, mes plaisanteries lui tiendraient compagnie tandis qu'il chercherait sur l'appli un amant à sa taille. J'ai demandé tu pensais à faire quoi, il a répondu l'amour. Il m'a décrit ce qu'il aimait, je ne l'ai pas cru. J'ai voulu le bloquer moi-même, pour une fois, quelle puissance il y aurait là, être celui qui refuse. Et puis j'ai pensé à mon lit de mort, je me suis dit qu'on n'allait pas dans le bon sens, et j'y suis allé sans y croire. J'ai sonné. Soudain il était là, en chair et en os, absolument beau. Je n'osais rien faire, je craignais, je savais le rejet. C'est lui qui m'a embrassé. Je me suis senti dégoûté pour lui mais aussi tellement excité, tellement content, tellement fier peut-être. Je voulais monter un autel à sa beauté. Nous avons fait

l'amour et j'étais terrifié de le décevoir, mais aussi je voyais sa bouche se déformer de plaisir tandis que je le suçais, que je le prenais. J'ai joui sur son ventre comme si j'y étais chez moi. J'ai cru qu'il me virerait à la seconde où l'orgasme le ramènerait sur terre, mais il est étendu, nu, face à moi, absolument beau. Tout à coup je le trouve ridicule de me regarder comme il m'a regardé, avec un sourire en coin, avec les yeux qui brillent. Je le trouve grotesque, dégueulasse, pervers d'avoir désiré mon corps. Je lui en veux.

Je fais ça de temps en temps. Le dimanche, souvent. C'est fou comme c'est calme le dimanche à Paris. Ça paraît bête, galvaudé de dire ça, mais c'est vrai. Il faut le voir pour le croire. Il faut connaître l'agitation de la ville, que tout le monde décrie, pour mieux apprécier sa relâche dominicale. Le silence du matin. La tranquillité des rues. Les gens marchent sans le son, aiguilles dans la botte de foin des avenues. Tout le monde fait pause, dit pouce. On a beau savoir que certains, soi-même aussi parfois, ont des rendez-vous, vont au cinéma, ou prendre un brunch, se promener. Mais c'est facile de faire abstraction de ça quand on est dimanche matin à Paris. De se dire qu'on évolue dans un ailleurs. Qu'on n'a rien à faire, personne à voir, aucun compte à rendre. C'est dans ces moments-là, souvent, que l'envie naît. Il

sera souvent quatorze-quinze heures, je serai souvent encore en pyjama, la lumière sera souvent blanche. Le calme dehors et l'envie, dedans. Le désir.

Je fais ça de temps en temps. Le dimanche, souvent. Tous les dimanches, en fait. Je sais que beaucoup de gens ne comprennent pas cette pratique. Comment peut-on allumer un téléphone et choisir, sur écran, la personne inconnue avec qui on va avoir un rapport sexuel dans l'heure qui suit ? Je vois comme ça peut paraître déshumanisant – vraiment, je le vois. Mais tout dépend de l'endroit où on se situe, des cercles auxquels on appartient. Dans les miens, c'est ce qui est le plus reconnu : le nombre. La quantité. Le manque d'affect. Le corps. Cela confirme quelque chose. J'ajoute à ces critères la diversité. Je serai toujours ému de la chance que j'ai de pouvoir faire ça, de pouvoir être un homme qui fait l'amour avec un homme, j'ai longtemps cru que c'était impossible, que c'était une chimère, une licorne. Et voilà, regarde, je suis devenu la licorne. J'essaie d'être reconnaissant pour le jeune adolescent que j'ai été et qui a voulu mourir pour éviter la solitude qu'il croyait inévitable. Je veux embrasser chaque garçon que j'ai cru ne jamais pouvoir embrasser. J'aime faire l'amour avec tout le monde. Les hommes, les femmes, les personnes. Je lance des bouées, des bouteilles, des hameçons. Parfois, cela coule ; parfois, c'est moi qui n'accroche

pas ; et parfois, on se retrouve nez à nez, dans la même flaque.

Ses photos n'étaient pas très avantageuses. Je voyais bien que ça ne lui venait pas naturellement, de se prendre en photo. Il y avait un selfie maladroit avec un sourire indécis. Une photo de groupe mal coupée pour protéger l'identité des autres qui n'avaient rien demandé, et où sans doute, ils lui avaient dit qu'il était « bien ». Et une dernière, plus ancienne peut-être, où il ne regardait pas la caméra. Ça m'a touché. Et puis, il m'a fait rire. Il avait l'air gentil, un peu effrayé, gentil. J'ai essayé de le rassurer. Lorsqu'il est arrivé devant moi, il avait les sourcils froncés, comme s'il se préparait à recevoir un coup. Moi j'ai juste souri. Il était plus grand que ce que je pensais, moins frêle aussi. Solide, en trois dimensions. C'est une sensation étrange : comme si l'autre sortait de l'écran, comme si on l'avait manifesté. Il ne savait pas où s'asseoir, il hésitait. J'avais pris une douche rapidement pendant qu'il était sur le chemin, je sentais mes cheveux encore mouillés sur mon crâne, les gouttes d'eau sur ma nuque. Je portais un T-shirt blanc et un short que je ne porte qu'à l'intérieur, rien en dessous. Je me suis rapproché de lui, j'ai mis ma main sur sa cuisse. Il m'a regardé dans les yeux, dans les siens j'ai vu plein de choses, la colère, le désir, la joie, le chagrin, la peur bien sûr, et l'innocence, la naïveté, l'envie de faire confiance, l'envie de ne pas avoir mal.

C'est moi qui l'ai embrassé en premier. Il a poussé dans ma bouche un soupir de soulagement que j'ai aspiré profondément, et puis nous avons fait l'amour dans la lumière blanche. Elle faisait revêtir à sa peau une couleur irréelle, diaphane, je m'attendais à apercevoir, en dessous, comme à travers un drap mouillé, les côtes, les poumons, les intestins, le cœur. Je sentais le sien qui battait très fort. Nous avons été nus l'un en face de l'autre, l'un contre l'autre. À un moment, je me suis arrêté, il m'a demandé si tout allait bien, j'ai dit oui, j'ai posé mon front contre le sien. Je lui ai demandé de me prendre, cela faisait longtemps que je n'avais pas fait dans ce sens-là, ça a été. Il a joui sur mon ventre. Après, j'ai eu envie de fumer une cigarette, mais j'ai arrêté. J'avais envie qu'il reste un peu avec moi, je me suis allongé. Je trouvais que c'était simple.

« J'ai l'impression qu'on s'est déjà vus. Tu vas au sauna parfois ? »

Je pousse un rire incrédule. Il fronce les sourcils. Je corrige :

« Non, non. Ce n'est pas pour moi. »

Il hausse les épaules, ne me regarde plus. J'ai peur qu'il croie que je juge les mecs qui vont baiser au sauna. Ce n'est pas le cas. C'est juste que ça ne me concerne pas. C'est comme les régimes sans gluten, ou Shabbat.

C'est très bien et je n'ai absolument rien contre ça mais ça ne m'a jamais concerné. Ça ne sera jamais une option pour moi. Est-ce qu'on me laisserait seulement entrer ?

« Tiens, viens, regarde. »

Il se lève, remet son slip, ça me brise le cœur. J'en fais autant, il sort sur son balcon avec l'intention apparente que je le suive. Il me montre le bâtiment en face de chez lui.

« Tu sais ce que c'est ? »

« C'est une boîte à cul, non ? »

« Oui ! Regarde... ça vient d'ouvrir. Le dimanche, c'est à seize heures. »

Je me penche un peu. Je ne veux pas m'exposer, je ne veux pas qu'on me voie, torse nu, à côté de lui, torse nu. Qu'est-ce que les gens vont penser de lui ? En bas, un garçon par seconde pousse la porte de l'établissement. Des hommes, majoritairement quadras, mais en fait, de tous les âges. Toutes les tailles, tous les physiques. Je fronce les sourcils. Il m'explique :

« Ils tournent dans le quartier en attendant que ça ouvre. Et puis ils affluent. Tu n'y es jamais allé ? »

« Jamais. »

« Tu devrais essayer, ça te plairait peut-être. »

Il hausse les épaules à nouveau. Il frissonne, il me sourit. Il pose sa main sur mon épaule pour rentrer dans la chambre et j'ai envie de me dissoudre dans sa paume.

Il se rassoit sur le lit, il met des chaussettes. J'ai envie que ce soit fini, j'ai envie ce ne soit jamais fini.

« Tout va bien ? » demande-t-il sans relever la tête.
« Ça t'a plu ? »

Bien sûr que ça m'a plu. Comment est-ce que ça ne pourrait pas m'avoir plu ? Je viens de coucher avec le plus bel homme avec qui j'ai couché de ma vie. Il dirait peut-être que j'exagère. Il est étrange.

« Oui, bien sûr, j'ai... J'ai adoré. C'était... pas trop mal pour toi non plus ? »

« C'était vraiment très bien. Tu es un bon coup. »

Il me sourit. Je rentre. On m'a déjà dit ça. Je n'ai jamais voulu y croire. Je pense qu'on est surpris qu'avec mon physique je sache quand même donner du plaisir. Ou alors que ce n'est pas surprenant ; il faut bien compenser.

« Je ne t'avais jamais vu sur l'appli. Tu viens de l'installer ? »

« Oui, enfin, je l'installe, je la désinstalle... »

« Ah, oui, je connais ça. Mais on ne peut pas s'empêcher de revenir. »

« Voilà... »

« Peut-être qu'on pourra s'y recroiser, alors ? »

« Pourquoi ? »

Ma question est sortie d'un coup, comme une balle. Tout à coup j'ai envie de pleurer. J'ai l'impression que

c'est une mauvaise blague, ou un rêve, ou une farce, un pari.

« Ben, parce que c'était bien... Non ? Quoi, je ne te plais pas ? »

« Mais enfin ! » je m'écriis. « Bien sûr que tu me plais ! Tu as vu comment tu... es ? Beau, trop beau. Et moi, je suis... rien du tout. Moi, je suis moche comme un pou. »

Il éclate de rire. Pas par moquerie, plutôt par incrédulité. Folie.

« Un pou, carrément ? »

Une couche de neige m'enveloppe. Il le voit sans doute, sa voix s'adoucit.

« Comme je t'ai dit, moi tu m'as plu. Tu me plais. C'est si surprenant ? »

« Oui, ça l'est. Les mecs comme toi, ça ne me regarde même pas, d'habitude. »

« C'est quoi, les mecs comme moi ? Dis-moi. »

« Oh, tu sais bien : les mecs bien gaulés, barbus, dans les codes... »

« Dans les codes ? »

« Oui, les codes esthétiques. »

« Basiques, quoi. »

« Non ! Beaux. »

J'ai l'impression de perdre des points de vie à chaque fois qu'il hausse les épaules.

« Moi, je ne me trouve pas particulièrement beau. »

Je manque de m'étouffer. La laideur, c'est mon rayon. Il ne me la prendra pas. Il ne peut pas squatter mon île quand tout l'océan lui appartient.

Je sais que les gens me trouvent beau. L'an dernier, quand je me suis séparé de mon copain, mes amis se sont soudain rapprochés de moi, m'ont fait des avances, comme s'ils n'avaient attendu que ça. C'est flatteur, mais cela m'a laissé un goût amer dans la bouche. Combien de leurs paroles, de leurs actes de gentillesse étaient de l'amitié simple, et combien avaient été une forme de drague ? Quand j'ai quitté mon travail, mon chef a dit à mon pot de départ qu'il ne comptait plus les collègues qui s'étaient plaints que c'était difficile de se concentrer quand on travaillait avec moi, car j'étais trop beau. Cela m'a mis mal à l'aise, en fait. En fait, je crois que rien de tout cela ne m'a flatté. Je ne sais pas.

Je passe des heures à la salle de sport, plusieurs fois par semaine. Cela me fait du bien, cela envoie mon énergie quelque part, cela me fatigue, dans le sens qui veut dire : cela me calme. Mon corps se développe à travers les mois. Mes épaules se sont élargies, mes pectoraux se sont dessinés, mes abdominaux tout à coup sont durs comme la pierre, mes jambes solides comme des rondins. Ma silhouette est sculptée, je la mets en valeur avec quelques vêtements chics, choisis

avec soin pour qu'ils tombent sur moi. C'est aussi simple que ça. La musculation, l'habillement — et plus personne ne voit ma dentition un peu trop carrée, mon menton trop petit, ma tendance à transpirer trop facilement du front, du dos. Personne ne sait que j'ai mal au ventre tous les jours, que j'ai la diarrhée, que mes pieds sont plats. Tout le monde veut coucher avec moi et personne ne sait pourquoi. Je leur en veux d'être aussi peu observateurs. De vouloir mon corps comme un miroir, un jalon, un trophée. De ne pas voir que je ne mange pas assez. Que je n'ai jamais mangé assez. Que j'ai toujours faim.

Je déteste la beauté. Je sais combien elle est fausse, et construite, et changeante. Si je me réveille dans un siècle, plus personne ne me trouvera beau. Et qu'est-ce qu'être beau quand on ne prend pas soin de soi ? Prendre soin de moi ça voudrait dire manger, ça voudrait dire dormir, ça voudrait dire me reposer au lieu d'aller suer à la salle. Ce n'est pas de la beauté que de faire attention à son physique. C'est vain, c'est vide. Je n'arrive pas à faire autrement. J'ai peur de ce qui se passerait si je me laissais aller et que, lentement, je glissais dans la norme. Si la beauté n'existait pas, je serais libre.

Il me dit qu'il n'est pas beau et je ne le crois pas. Je crois que je ne regarde plus du tout le physique des gens. Je crois que je suis enfermé dans le mien et que je

suis le mieux placé pour savoir que ça n'a aucune importance. Il me parle de castes de mecs qui ne baisent qu'entre eux, et dont je ferais partie, moi aussi, en vertu de ma plastique, en vertu des cases. Je lui demande pourquoi je viens de baiser avec lui, alors. Il me dit que c'est incompréhensible. Il me dit que je pourrais avoir n'importe qui. Je lui demande s'il pense que je n'ai jamais été rejeté, il me dit évidemment, par un mannequin star du porno à la limite. Je ris. Je lui dis que beaucoup de mecs ne veulent pas de moi. Parfois, je désire intensément un homme, par exemple ce quinquagénaire qui habite dans mon immeuble, un homme aux traits fiers, au visage fort, je lui ai déjà proposé un café un jour où je me sentais particulièrement assuré, et il a refusé, directement, comme si l'idée, précisément, l'ennuyait, avec un regard d'excuse qui voulait dire : je suis désolé mais moi vraiment je n'ai pas envie de toi. Je ne lui raconte pas cette histoire. Je parle en généralités. Je lui demande tu n'as jamais rejeté des mecs, toi ? Il me dit non, et puis il se corrige, si, bien sûr. Qu'est-ce qu'ils avaient ? Ils ne me plaisaient pas. Je lui demande : est-ce que tu parles à tous les mecs qui te plaisent ? Non, bien sûr que non : ils ne voudraient pas de moi. Est-ce que tu m'aurais parlé, à moi ? Non, je ne crois pas. Moi je suis content de t'avoir parlé.

Moi aussi, je suis content de t'avoir parlé.

Dans la rue, en bas, je ressens quelque chose de nouveau. Galvanisé, heureux, satisfait, content. Je pense à ce garçon que j'ai rencontré, et que je ne reverrai sans doute jamais. Je pense au moment. Et je pense à mon corps. Mon corps m'a permis de donner du plaisir à cet homme, mon corps m'en a apporté aussi. Mon corps me permet de marcher, d'accélérer, et de voir, de regarder, de voir un homme entrer dans l'établissement en face. Mon corps me permettra tout à l'heure de manger, de boire, de regarder un film, de lire un livre, de parler aux gens que j'aime. Mon corps m'a permis de parler à ce garçon, de lui écrire, de le toucher. Mon corps n'a peut-être pas besoin d'être beau, ou plus beau, ou le plus beau. Il remplit déjà son rôle. Derrière la vitrine d'un magasin, je remarque une silhouette, un garçon que peut-être, je pourrais séduire, après tout, pourquoi pas. Il me faut quelques secondes pour comprendre que c'est mon reflet. Je me regarde dans la vitre. Je ne suis pas le plus beau, non, mais je suis dans la moyenne. Cette idée-là me fait sourire.

Je suis en train de changer les draps quand mon ami arrive pour prendre un café. Il m'aide à étaler la couette, il me demande, je lui confirme que j'ai couché avec

quelqu'un. Il a une microseconde de silence, comme pour encaisser, sans doute espérait-il à moitié que ce serait lui mon coup du dimanche, qu'aujourd'hui nous ferions l'amour pour la première fois. Il me demande qui était mon heureux élu. Je réponds un mec d'une appli, alors je dégaine mon téléphone et, en quelques clics, je montre une photo de mon amant à mon ami. Ses sourcils se froncent, sa bouche se déforme, il dit quelque chose de vraiment méchant sur le physique du garçon. Il est choqué, il me demande si je le trouve vraiment beau – je réponds qu'il m'a plu. Il secoue la tête, regarde encore la photo, puis mon visage, puis la photo, puis mon visage. Comme je ne me dédis pas, quelque chose dans son regard finit par s'éteindre. Une bougie sur laquelle on souffle. Il change de sujet. Je comprends qu'il n'aura plus jamais envie de coucher avec moi. D'excessivement désirable je suis enfin tombé dans la moyenne. Mon accointance avec cet inconnu l'a dégoûté de mon corps. Que je puisse m'abaisser à ça, que je puisse laisser tomber si bas la barre de mes standards, que je puisse casser le marché à ce point. Cela me souille. Cela me dévalue. Cela me libère.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Ivan Berquiez

Ivan Berquiez écrit sur les thèmes de l'identité, de la perte, de l'amitié et des thématiques queer et intersectionnelles. Médecin psychiatre, il a soutenu une thèse sur le rapport au corps des adolescent•e•s en fonction de l'orientation sexuelle.

<https://www.instagram.com/freedomspells/>

L'entre-deux

Léa Staraselski

Son visage semble ciselé par les mains d'un orfèvre consciencieux. Ses longs cils retracent gaiement des bonheurs passés, que jamais je ne connaîtrais. La grâce de ses doigts, enroulant une mèche de cheveux, souligne le tombé parfait de ses boucles. À ce tableau fascinant s'ajoutent une multitude de taches de rousseur, constellant son visage d'une galaxie de beauté. Elle ne paraît pas consciente de sa superbe, ou du moins a-t-elle dépassé les contingences esthétiques du corps pour préférer les charmes de l'esprit.

Elle n'est pas moyenne. Elle est d'une finesse exceptionnelle. Et elle goûte, délicatement, son café, alors que je mange goulûment mon deuxième biscuit trempé dans un Mocaccino. Puis mon regard est rattrapé par un autre. Un autre étudiant, au visage noble et altier. Tout respire, dans sa démarche, l'assurance de la jeunesse et l'arrogance de la beauté. Ses pas sont aussi éthérés et légers que la chevelure des sylphides peuplant l'imaginaire des préraphaélites. Sa chemise laisse deviner un torse glabre et marmoréen, rappelant la douceur juvénile des statues grecques.

Je n'arrive plus à rentrer dans mes pantalons, ma masse grasseuse ayant augmenté en même temps que mon appétit pour les pâtisseries et les féculents. J'ai vingt-six ans et le constat de ma banalité m'accompagne depuis déjà dix ans. Je ne suis ni assez belle ni assez laide pour devenir la muse fascinante ou terrifiante des artistes. Je n'ai rien accompli de bien extraordinaire. Ni prodige, ni surdouée dans quelconques domaines, j'essaie constamment de faire le deuil de mon double. Ce double ambitieux qui aurait pu conférer à mon vécu et mon identité une aura historique, quasi-prophétique, traduisant ma volonté de changer le monde et ses représentations.

Mon nom restera à jamais gravé dans le marbre des anonymes. Mon épitaphe ne comportera rien de plus original que mes accomplissements conjugaux et familiaux. Chaque jour me rappelle l'insoutenable légèreté de mon être, dont le matériau n'aura pas été suffisamment lourd et massif pour s'imposer dans l'Histoire et faire partie des bâtisseurs du demain.

Moi, c'est tout simplement Léa, une incarnation, parmi d'autres, de la petite histoire. Une femme *moyenne*, une humaine comme une autre, qui survit, quotidiennement, dans une société où l'ordinaire essaie constamment de séduire l'extraordinaire, où réalité et fiction se disputent depuis le commencement la place qu'elles occupent dans notre existence. Un être humain,

implacablement vivant, naviguant entre le normal et le bizarre, entre l'acceptable et l'inacceptable, entre ce qui *doit* être ou ne *doit pas* être, entre ce qui *peut* ou ne *peut pas* être.

Au milieu, entre fini et infini, entre bon et mauvais, dans ce no man's land indéfinissable : il y a un individu. Et cet individu, c'est moi.

Mais il y a aussi Pauline, Jacques, Mohamed, Shannon, Caroline, Céline, Alma, Charlotte, Sébastien, Marie-Claude, Arnaud, Yasmina, Maria, Nour, Ali, Xi, Kim, Vimi.

D'autres individus qui s'installent dans les rues, aux abords d'un café, au soleil d'une terrasse, sur le froid réconfortant des marches d'un lycée.

Ils passent devant mes regards, qui, quelques fois, s'arrêtent sur cette expression enjouée, triste ou anxieuse, captent une fêlure dans la façon dont Emma pose son index à la jointure de ses lèvres, comme pour retenir ses pensées et les empêcher d'ouvrir la porte de sa bouche.

Je perçois aussi, non sans pudeur, la résignation émanant des yeux de Katie, lorsqu'elle s'assied à l'arrêt de bus en laissant tout le poids de son corps, volumineux, fatigué, occuper l'espace et rappeler le fardeau de son existence. A-t-elle conscience qu'elle n'incarne rien de plus que la ménagère *moyenne*, sacrifiée pour ses enfants mais sentant chaque soir,

dans ses rêves, la possibilité d'un lendemain, où elle pourra enfin faire valoir cette singularité qui la hante cruellement ?

Et ne parlons pas de Jean-Paul, médecin généraliste d'une soixante d'années, dont les gestes quotidiens sont uniquement bercés par le réconfort d'un salaire acceptable et la douceur d'une femme aimante.

Leurs voix existent, mais ne sont jamais apparues dans les médias. Ils ne croient pas en la puissance et la force de leur pensée. Que pourraient-ils dire de plus que ce qui a déjà, ce qui est, ou ce qui sera dit ? Pourquoi sortir de la moyenne, quand celle-ci offre l'assurance du déjà-vu, déjà-vécu, déjà-lu et relu ?

Pourtant, c'est dans cette *moyenne* qu'advient la réconciliation des antagonistes, le beau et le laid, le doux et le ferme, le lisse et le rugueux. Nous pourrions changer, mais vers où et quoi alors que nous incarnons déjà les visages multiples d'une seule humanité, qui nous rappelle que le moyen, bien plus qu'une simple norme, n'est rien d'autre que cette zone grise à la frontière des contraires ?

Je m'appelle Léa, j'ai vingt-six ans et je suis moyenne.

Mais chaque jour, je sais que rien de ce qui est humain ne m'est étranger

et que la moyenne n'est que la représentation incomplète de nos réalités complexes,

et que nos vies se déploient avant tout dans un entre-deux mouvant, échappant aux mots, à l'espace et au temps.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Léa Staraselski

Perversion

Liu-Ly Jégouzo

Nous filions le parfait amour, du moins c'est ce que je croyais. C'est ce que je *voulais* croire. Mon petit-ami me portait aux nues : j'étais la plus belle, la plus intelligente, la plus gentille, la plus, la plus... Bref, je ne pouvais pas ne pas être parfaite. Enfin, tu n'as pas réussi ça ? Pourtant, tu es tellement douée ! Mais, tu t'es trompée dans ton calcul ? Pourtant tu étais dans les meilleurs de ta promo dans ton école. Et pourquoi tu n'es pas la meilleure ?

Un jour, après une énième crise, il m'a quittée. Il m'avait fait un énième reproche, je m'étais énervée et il m'avait quittée. Cette fois, j'ai résisté, je ne lui ai pas couru après. Je ne l'ai pas supplié, jetant ma dignité aux orties. Non, j'ai résisté. Nous ne nous sommes pas remis ensemble.

Mais ses reproches lancinants avaient durement entaillé ma confiance et mon estime. Est-ce que j'étais si bien que cela ? Est-ce que je n'étais pas bien uniquement grâce à lui, grâce au soutien de cet homme ? Est-ce que, sans lui, je pouvais exister ?

J'étais la meilleure, selon lui. Avec des « mais », bien sûr. La meilleure, mais si je m'y connaissais mieux en

géopolitique, je n'aurais pas fait cette erreur grossière. La meilleure mais si je me tenais au courant des dernières tendances, j'aurais pu connaître tel artiste. Mais la meilleure quand même. Pourtant, en y repensant, j'étais moyenne en termes d'« intelligence » et de « culture ». Ces mots sont entre guillemets car, qu'est-ce que l'intelligence et la culture ? Il y a plusieurs intelligences et la culture est tellement vaste... J'ai une réflexion, j'ai des connaissances.

J'étais aussi la plus belle. La plus belle, mais si je me mettais au sport... Et puis, perdre un peu de poids... La plus belle, mais si j'apprenais à me maquiller... J'ai eu longtemps honte de mon corps, je me demandais ce qu'il me trouvait finalement : j'avais de la chance qu'il reste. Finalement, en y repensant, je suis dans la moyenne : une taille moyenne, un IMC compris dans une « corpulence normale » selon la jauge.

J'avais une brillante carrière devant moi. La plus intelligente, la plus perspicace, la plus volontaire... Rien ne pouvait me résister. Mais mon accent français en anglais, non, vraiment, c'était horrible. Je ne parle pas anglais, je baragouine. Comment pourrais-tu trouver un travail décent comme ça ? Oh, tu as trouvé un travail ? Chargée de gestion ? Tu n'es pas responsable ou directrice... J'avais un travail et un salaire dans la moyenne. Suffisamment payée pour vivre à deux sur mon salaire, pas assez pour commander des magnums

de champagne dans des boîtes de nuit huppées à Paris. Nous menions un train de vie normal. Métro-boulot-dodo – avec quelques excentricités, je l’admets : le spa de la Maison Souquet m’avait tentée pour un Saint-Valentin.

En somme... Je suis normale. J’ai une vie normale. Le seul point noir était cet homme : une relation anormale asymétrique, atypique. Toxique. Le seul changement que je peux apporter à ma vie est le célibat : me retrouver.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Liu-Ly Jégouzo

Amatrice d’art, de littérature et, surtout, d’absurdités.
<https://liulyjegouzo.wixsite.com/portfolio>

Balle au centre

Lydie Donnet

Voilà quatre heures que je suis parti. Quatre heures qui me semblent plus intenses que toute ma vie de quarante années !

À présent, je me demande ce que j'ai bien pu faire pendant ces quarante ans.

Je suis bouleversé.

Qui suis-je ?

Ma vie est, depuis ma naissance, une route droite, toute tracée. Moi, bébé de taille moyenne et de poids moyen, à la courbe de croissance tout à fait dans la norme, j'allais grandir élevé par deux parents fonctionnaires entre un petit frère et une grande sœur. Celui du milieu, celui qu'on ne voit pas ! Ni le plus beau, ni le plus intelligent des trois. Balle au centre. Ni la responsabilité de l'aîné, ni l'attention du petit dernier. Voué au culte de l'indécision. Le cul entre deux chaises (pardonnez l'expression !).

Enfant, je ne me distinguais dans aucune matière. Je n'étais pas suffisamment bon en maths pour qu'on me destinât à une carrière médicale, pas suffisamment bon en français pour qu'on m'orientât vers une filière littéraire, mais pas assez médiocre pour qu'on me

proposât d'autres voies. Avec le recul, étant de nature assez gauche, je n'aurais pas donné cher de mes réalisations techniques, de toute façon. Mes prédispositions sportives et artistiques étaient, quant à elles, à la hauteur de mes aspirations : bornées.

Adolescent, j'étais un garçon transparent, trop timide pour draguer les filles mais pas assez pour les séduire. Comme si je n'avais pas assez d'arguments répulsifs, entre un visage acnéique et un corps squelettique, mes parents m'équipèrent d'un appareil dentaire, pour être bien sûrs de m'enlaidir tout à fait. Mes cheveux, cassants et secs, étaient immaîtrisables.

Des palmes à la place des pieds, à croire qu'ils avaient grandi plus vite que le reste, surcroissance qui, malheureusement, ne s'appliquait pas à mon sexe.

Bref, le roi des auxcriniers !

Habitué à subir plus qu'à choisir, c'est tout naturellement que je me suis laissé mettre le grappin dessus par une femme autoritaire dont le seul but allait être de me casser les couilles, toute ma vie.

À partir de là, ma vie a changé. Mes rides ont chassé mes boutons et mes cheveux sont tombés. Affaires réglées !

Une maison, deux enfants, une balançoire, deux voitures, un poste dans une brigade cynophile, des beaux-parents envahissants, quelques copains.

Des enfants ni trop intelligents ni trop cons. J'avais même réussi à faire des enfants moyens. J'avais fait de ma banalité, un caractère atavique, transmissible à souhait. J'aurais préféré des gosses complètement cons, au moins ça aurait pu être drôle. Une vie à la *Al Bundy*, pour mettre un peu d'action.

Mais non.

Et puis, un jour, devant le tableau désolant de ma vie d'homme moyen, un matin, j'avais osé :

– **Chérie**, puisque nous ne faisons plus l'amour ensemble, et si nous nous laissons quelques libertés ?

C'est là que ma femme m'avait lâché, dans une neutralité déconcertante :

– Pour ma part, je l'ai déjà fait. D'ailleurs, en ce moment, j'ai un amant.

J'étais tombé de haut. Je m'étais senti honteusement con. Elle, n'avait pas attendu que je lui pose la question. Sur nos vingt ans de mariage, elle en avait passé six à jouir sans permission.

Ce jour-là, je décidai de m'inscrire sur un site de rencontre. C'était comme partir à l'aventure ; ma première décision.

Je fus confronté, dès les premières lignes, à l'évidence désolante de ma trivialité. Je suis un homme « dans la moyenne ». Ni gros, ni maigre. Ni grand, ni petit. Je cherchai mes atouts, dans la palette limitée de mes qualités. Ma femme, dans un esprit de solidarité et

de partage propre à tout mariage, m'est, sur ce plan, d'un faible secours. Entre « tu perds tes cheveux » et « dis donc, tu n'aurais pas encore grossi ? », Annie maîtrise, avec brio, l'art de la castration.

Je choisis donc une photographie banale, en uniforme et j'écrivis : « un homme simple qui a envie de casser son quotidien ». Même là, je manquais d'originalité.

Pourtant, contre toute attente, celle qui m'avait contacté était aux antipodes... de la banalité.

Voilà quatre heures que je l'ai quittée. Quatre heures que ma tête tente de recomposer la scène comme un Rubik's Cube. Quatre heures que je repense à ces deux nouvelles heures passées ensemble. Tout ça ne m'était jamais arrivé !

En général, les moments avec ma femme, j'essaie plutôt de les oublier.

Tu dis que tu revois sans cesse mon regard. Ce n'est pas la couleur de mes yeux. Ils auraient pu être bleus, verts ou noirs. Ils sont bruns, mais d'un brun qui te fixait comme deux billes étincelantes. Tu dis ne jamais avoir vu de femme aussi attirante. Nous parlions depuis plusieurs mois. Surpris que je puisse m'intéresser à un homme aussi simple que toi, subjugué par ma beauté que tu trouvais insaisissable, tu es tombé sous mon

charme. Tout à l'heure, mes yeux te sondaient, à t'en capturer l'âme. Tu avais laissé ton collègue quelques heures avec ton chien et ton talkie-walkie nous rappelait que tu étais de patrouille. Je te parlais de mes passions, nombreuses, pour cacher mon émoi. Tu te nourrissais des mouvements de ma bouche tandis que je buvais ta voix, ivre de tes silences.

Nous avons fait l'amour.

Tes bras, ton sexe, tes mains.

Mes seins, mon sexe, mes reins.

Tu m'as bouleversée.

Qui es-tu ?

Sorti de ta moyenne tranquille, tu as perdu l'équilibre ; j'ai glissé avec toi.

Quatre heures, seulement. Quatre heures, et déjà... ta balle n'est plus au centre, elle bondit librement. Ô délicieuse torture que la moyenne épargne, planquée sous la question du choix !

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Lydie Donnet

Romancière, sous le nom de plume de Serena Davis, nouvelliste sous son vrai nom, Lydie Donnet est une écrivaine éclectique et protéiforme. Les déterminismes sociaux, le jeu des influences réciproques, la combativité féminine et la folie sont ses thèmes de prédilection. Son texte *Balle au centre* traite de la question du choix.

https://www.instagram.com/serena_davis_auteure/